



JOYLAND

Un film de Saim Sadiq

Revue de presse



Saim Sadiq bouscule le patriarcat pakistanais

Le premier long-métrage du réalisateur de 31 ans est agité par le désir, la sexualité, les interdits et les rêves

Le premier long-métrage de Saim Sadiq arrive en salle, chargé déjà d'une longue histoire. Une histoire de gloire et de déboires qui débute en mai, au Festival de Cannes, où *Joyland* est le premier film pakistanais à figurer parmi les sélectionnés, dans la section Un certain regard. Il y a même reçu le Prix du jury et la Queer Palm. Le réalisateur, 31 ans, est aux anges. Six mois plus tard, c'est la douche froide.

En effet, quelques semaines avant sa sortie au Pakistan prévue vendredi 18 novembre, le film se voit retirer l'autorisation de diffusion qui lui avait pourtant été accordée en août. Le gouvernement, ayant cédé à la pression des groupes religieux radicaux du pays, a finalement décidé d'interdire *Joyland*, invoquant « son contenu hautement répréhensible ». La polémique enfle, dépasse les frontières, le Bureau de la censure est sommé de revoir sa copie. Laquelle est rendue jeudi 17 novembre : elle annonce que les distributeurs peuvent diffuser le film dès le lendemain s'ils le souhaitent.

Tous ces événements qui ont refroidi l'enthousiasme des équipes ont, avec le recul, le mérite de parfaitement illustrer les contradictions que met en scène le film, à travers le portrait d'une famille pakistanaise ordinaire et le récit, en son sein, d'une histoire d'amour rendue impossible par les traditions religieuses et patriarcales. Pour être son scénario (avec l'aide de Maggie Briggs), le réalisateur a largement puisé dans sa propre histoire et ce qui, enfant, l'a questionné : sa mère occupée toute sa vie aux travaux ménagers, l'innocence faite aux garçons de se montrer virils, la place octroyée aux personnes transgenres, à la fois acceptées (dès 2018, une loi leur accorde le droit de déterminer elles-mêmes leur sexe sur les documents officiels) et mises en marge, la plupart d'entre elles n'ayant d'autre choix que la prostitution ou la mendicité.

Tout cela prend forme dans *Joyland*, se concentre entre les murs d'une maison familiale de Lahore où cohabitent le vieux père malade, ses deux fils, Saleem

(Samir Sohail) et Haider (Ali Jasejo), ainsi que leurs femmes respectives, Ruqaiya (Sarwat Gilani) et Muntaz (Razi Farooq). Sous ce toit et l'autorité du patriarche,

chacun tient le rôle qui lui est assigné. Enfin presque. Car, en l'un bien remarqué, Haider, s'il ne rechigne pas aux tâches ménagères, se dérobe quand il s'agit d'élever une chèvre. Ce garçon, décidément, ne répond pas tout à fait aux codes de virilité que l'on attend de lui. Pas, il n'a ni emploi ni enfants, contrairement à son frère, qui, lui, coche toutes les cases. Le patriarche s'inquiète. On ne rigole pas avec les règles.

Grâce et subtilité

C'est ainsi que, cédant à la pression, Haider finit par accepter une place de danseur dans un cabaret érotique. Ala famille, il dira qu'il y occupe un poste de gérant. Le

mensonge passera — du moins un temps. À l'inverse, Haider ne peut cacher son manque de souplesse et de talent pour l'art chorégraphique. Il ne l'a jamais pratiqué, la troupe, heureusement, est bienveillante, sa femme encourageante (elle est la seule à être mise au courant). Et, surtout, Haider peut compter sur le soutien de Biba (Alina Khan), artiste transgenre belle à se damner dont la forte personnalité agit comme un rempart pour ceux qui tentent de s'y frotter. Elle est la patronne des lieux, elle y rayonne dans l'espoir, un jour, de se faire un nom.

Entre elle et Haider, une amitié naïf d'abord, complice, timide et firmissime, dont le bascule-

ment amoureux s'opérera avec grâce et subtilité. Ces qualités, appliquées, comme c'est le cas ici, au scénario, à la mise en scène et au jeu des acteurs, deviennent une sublime vertu. On doit à celle-ci un film agité par le désir, la sexualité, les interdits et les rêves. Le réalisateur tenant son itinéraire avec une parfaite maîtrise et prêtant à tous les personnages une égale attention, la traversée s'effectue sans tempête ni écueils (notamment celui du film à thème).

Il n'en demeure pas moins que dans les profondeurs — les ruelles de la ville, l'antre des chambres familiales et le petit studio de Biba — bouillonnent des eaux bien

plus sombres qu'en surface. À défriser de l'ergologie, l'amour unissant Biba et Haider provoque au sein de la famille une ingulsion qui rebatte les cartes et conduit chacun à se redéfinir. De cet effondrement, on ne sentira rien venir, hypnotisés par la magie d'un film qui, à l'écart du bruit et de la lumière, préfère le bruissement et le scintillement des ailes. Là où l'on rit et s'aime, tapis dans l'ombre. Quitte à bousculer l'ordre du monde. ■

VÉRONIQUE CAHAPEL

Film pakistanais de Saim Sadiq. Avec Alina Khan, Ali Jasejo, Sarwat Gilani, Razi Farooq (p. 106)



Haider (Ali Jasejo), à gauche, et Biba (Alina Khan), à droite. COBOLD DISTRIBUTION

Par
SANDRA ONANA

Sortir pendant les fêtes, voilà qui va plutôt bien à *Joyland*, étonnant premier film d'un cinéaste de 31 ans. Car ce drame initiatique tourné à Lahore, au Pakistan, présente le genre de destin dont les fées de Noël sont faites - jusqu'à un certain point du moins. D'emblée, c'est sous le signe de l'exploit symbolique que le film se révèle à Cannes, marquant la première entrée du Pakistan en sélection officielle dans l'histoire du Festival. Rentré avec deux prix dont l'emblématique Queer Palm, il portera les couleurs de son pays dans la course à l'oscar du meilleur film international, encore en lice à ce jour parmi les quinze finalistes (notamment face au beau *Saint Omer* de la Française Alice Diop). On en perdait donc son latin en découvrant qu'une semaine avant sa sortie nationale, le 11 novembre, le ministère pakistanais de l'Information et de la Diffusion annonçait son interdiction, au motif d'un «contenu hautement contestable». *Joyland* avait pourtant obtenu le feu vert de trois bureaux de censure. Son réalisateur, Saim Sadiq, dut lever une large mobilisation contre ce qu'il désigna, sur Instagram, comme une «volte-face [...] anti-constitutionnelle et illégale». Joint au téléphone à Karachi, il explique: «Le gouvernement a voulu passer en force à l'échelon fédéral, sous pression des plaintes envoyées par des groupements religieux.

JOYLAND

Lahore, on danse

Vibrant et sensuel, le premier long métrage de Saim Sadiq fait se rencontrer une meneuse de revue trans et un jeune homme de la classe moyenne. «Libération» a pu s'entretenir avec le cinéaste qui fait face à des attaques conservatrices au Pakistan.

Ils n'ont même pas vu le film. En se battant, on a pu lever le gros de l'interdiction, et *Joyland* a pu sortir dans deux districts sur trois, ceux de Karachi et d'Islamabad. Mais pas dans le Pendjab, ce qui est particulièrement triste car il s'agit non seule-

ment de la plus grosse province du pays, où se trouvent la majorité des cinémas, mais c'est aussi là où le film a été tourné. L'affaire est encore en justice. La sélection aux Oscars date d'avant la polémique, et vient d'un comité indépendant dans lequel le

gouvernement n'interfère pas. Le Pakistan est plein de contradictions...» Ce que les autorités auront reçu comme un bâton de dynamite ne fait pas grand mystère. *Joyland* explore les conflits d'une famille de classe moyenne avec les rôles impo-

sés par la tradition patriarcale, où chacun s'efforce de négocier son équilibre personnel, entre petits arrangements et gros sacrifices.

CREUSER DES GOUFFRES AFFECTIFS

En son cœur se trouve la liaison entre une meneuse de revue transgenre, Biba, et un jeune homme marié, en plein questionnement sur sa sexualité. «Homme au foyer» sans emploi lorsque commence l'histoire, Haider veille sur une armée gesticulante de petites nièces, que sa soeur enfante à la chaîne. Il forme un couple complice, mais à l'intimité tristounette avec Mumtaz, employée d'un salon de beauté, à qui tout le monde ne manque pas de rappeler quotidiennement qu'il serait grand temps d'engendrer de la marmaille. Lorsque Haider trouve un job dans une troupe de cabaret dansant, malgré ses deux pieds gauches et l'infarctus que la nouvelle causerait à son père, les rôles de chacun s'en trouvent bouleversés. Aux fugues nocturnes du jeune homme qui cache aux siens son nouvel emploi déshonorant, répond la claustrophobie progressive de Mumtaz, rappelée à l'intendance domestique après avoir longtemps assuré le gagne-pain du foyer.

Le film s'offre d'abord comme une forme chaude et vibrante, s'étourdissant du milieu du spectacle érotique. Chair à chimère des danseuses et concupiscence du public masculin servent de conducteur à l'électricité du film, et au courant qui fusera vivement entre Biba et Haider. Elle,

dancing queen impétueuse, est cantonnée à performer ses numéros pendant l'interacte des shows, façon bouche-trou pour les artistes de première classe. D'une invincibilité feinte, elle n'en a même pas moins sa langue à la baguette, sûre de sa valeur et le menton toujours haut.

Dans le rôle de la diva scintillante, drapée dans des lumières de rêve, Alina Khan emporte la mise. «Je l'avisais rencontrée en 2015, pour mon court métrage de fin d'études, déjà situé dans le milieu du cabaret, précise Saim Sadiq. Depuis trois ans, je savais que je souhaitais travailler avec elle. Pendant ce laps de temps, nous avons essayé beaucoup de choses autour de son personnage.» Si les femmes transgenres sont des figures très visibles dans l'espace public au Pakistan, «les personnages de fiction trans sont habituellement toujours joués par des hommes» et uniquement sous forme de personnages caricaturaux, pour se moquer d'eux. «Comme il n'y a pas d'actrice trans, je avais que fallais travailler

avec quelqu'un qui n'avait jamais joué devant une caméra auparavant. Beaucoup d'être elles travaillent dans le monde du spectacle ou de la performance underground, ce qui aide», ajoute-t-il.

Si *Joyland* a plus d'une audace pour lui, on retient notamment la sensualité qui cogne à sa porte. Les frustrations sexuelles, notamment féminines, semblent circuler comme elles veulent: une scène surprendra même Mumtaz en pleine séance de vibromassage sur une machine à laver, alors qu'elle observe son voisin à la jamelle. Le film à vocation internationale se garde bien de verser dans le charnage à la souffrance, ne fraye jamais avec l'apitolement ou le récit humanitaire ampoulé. Un autre mérite est de ne pas flatter un tiers-mondisme disneylandisé. À bien des égards, *Joyland* résiste à l'excès, n'obtempère pas même totalement au registre de la bluzette.

L'intensité dramatique du film se nourrit aussi de son humour, et les codes de la sitcom familiale ne sont pas loin lorsqu'une voisine emphisante ou un patriarcat austère se défont subrepticement en figures de boulevard. En tricotant les indécisions d'un large réseau de personnages, Saim Sadiq parvient à creuser des gouffres affectifs, tirer un entièrement, mais aussi une douceur de ces peintures de caractères en mouvement. Comme pour offrir la paix d'un film tour à tour festif, tragique, mais amical. «Ayant grandi dans la même ville et dans un environnement familial similaire à

celui du film, j'ai moi-même vécu une partie de la violence émotionnelle que j'y décris. Mais j'éprouve aussi une véritable tendresse pour là où j'ai vécu, cette manière dont les gens cherchent à tirer le meilleur parti de situations qui ne sont pas idéales, pour y trouver de la joie. Ça ne m'intéressait pas de montrer des personnages perpétrant de la violence, je ne voulais pas d'antagonistes. Les gens ne sont pas oppressifs, c'est le système qui l'est. Critiquer est une chose facile, et peut se transformer en exercice très brutal et journalistique. Ce n'est pas l'idée que je me fais du cinéma.»

Dans le soin pictural porté à ses plans, autant que dans son zèle de coloriste, Sadiq trouve quelques idées visuelles qui marquent au fer. Ainsi de cette scène où une effigie monumentale de Biba, confectionnée pour orner le panneau de son prochain show, est portée à bout de bras par Haider sur son minuscule scooter. Piétinement dissimulée sur le toit du domicile familial, où la diva géantisée attire inmanquablement l'œil des voisins, elle est déjà ce secret encombrant et cette femme en démesure, que les petits bras de son serviteur ne sauront tout à fait contenir.

CAMPAGNES DE DENIGREMENT

S'agissant de ses modèles personnels, «des réalisateurs comme hier Satyajit Ray ou aujourd'hui Anish Kapoor ou Paul Thomas Anderson ont toute mon admiration, leur approche des intrigues et personnages m'intéresse énormément», cite Saim Sadiq, sans donner d'autres influences directes à son film que celles fournies par son vécu. Dans une industrie du cinéma païstanaise encore jeune, concernée depuis peu par l'éclosion de deux ou trois films indépendants par an sur son sol, *Joyland* fait encore figure de mouton. C'est avec l'appui d'anciens camarades de classe que le cinéaste, diplômé de Columbia, a pu lever les fonds de cette coproduction américaine. «De manière générale, le gouvernement ne s'implique pas dans la production des films sur le territoire, ne distribue pas de fonds publics pour le cinéma et n'a pas été un soutien particulier.» Les campagnes de dénigrement menées contre le film par l'élite conservatrice n'auront pas eu raison de sa cote grandissante outre-Atlantique, où *Joyland* poursuit sa course pour les Oscars, pas du tout à l'abri de ramener une nouvelle statuette à la maison. ◀

JOYLAND de SAIM SADIQ, avec Ali Feroze, Alina Khan, Surin Samed... 21/06

«Ça ne m'intéressait pas de montrer des personnages perpétrant de la violence, je ne voulais pas d'antagonistes.»

Saim Sadiq réalisateur de *Joyland*

CULTURE

« JOYLAND », LE PAKISTAN DE L'AMOUR

SORTI EN VERSION CENSURÉE DANS SON PAYS, LE PREMIER LONG-MÉTRAGE DE SAIM SADIQ EST PRÉSELECTIONNÉ POUR LES OSCARS.

ETIENNE SORIN esorin@lefigaro.fr

En mai 2022, *Joyland* est devenu le premier film pakistanais jamais sélectionné au Festival de Cannes, où il a été doublement primé (prix du jury Un certain regard et Queer Palm). Une fierté, pour un pays à l'industrie cinématographique encore jeune et émergente. Mais les films ne sont pas des brochures sur papier glacé bonnes à vanter les mérites d'une destination auprès des touristes. Le premier long-métrage de Saim Sadiq a été frappé d'interdiction dans son propre pays, à cinq jours de sa sortie, sous la pression de groupes islamistes et de l'aile conservatrice du Sénat. Sans une distribution en salle, la qualification du film pour les Oscars se trouvait menacée. Face au tollé provoqué par cette décision, les autorités pakistanaises ont finalement autorisé le film à sortir dans deux districts sur trois (ceux de Karachi et d'Islamabad, mais pas celui de Lahore, où le film a été tourné), dans une version censurée. Et *Joyland* représentera bien le Pakistan à l'Oscar du meilleur film international.

Joyland met en scène Haider, le fils cadet d'une famille sous la coupe d'un père veuf et autoritaire. Sous le même toit vivent Haider et sa femme, Mumtaz, ainsi que son frère et sa belle-sœur, parents d'une ribambelle d'enfants. Haider et Mumtaz sont, eux, sans enfants. Mumtaz travaille dans un salon de coiffure, Haider ne fait rien de ses dix doigts. Les choses changent quand Haider trouve enfin un emploi dont il ne se vante pas. Il est embauché comme danseur dans un cabaret dont les stars sont des artistes transgenres. Il n'a aucun sens du rythme, a deux pieds gauches, mais sa douceur et sa candeur séduisent Biba, meneuse de revue ambitieuse et déterminée. Le début d'une romance entre la chan-

teuse et Haider.

Situation paradoxale

Film plus choral qu'il n'y paraît, *Joyland* ne laisse aucun personnage sur le carreau. Tous subissent à des degrés divers le poids d'une société patriarcale, viriliste et hypocrite. Même le chef de clan en fauteuil roulant se trouve privé de la compagnie d'une vieille voisine énamourée. Mais la plus à plaindre est Mumtaz, la femme de Haider, forcée d'abandonner son travail et de rester à la maison pour aider sa belle-sœur, condamnée à une vie de frustration.

Joyland est le nom d'un parc d'attractions où vont se divertir les protagonistes. Terre de joie? L'ironie est criante tant l'issue tragique du film laisse peu de place à un sentiment d'euphorie. Mais la noirceur du tableau dépeint par Saim Sadiq est rehaussée de belles touches de couleur. *Joyland* n'est jamais misérabiliste. Un peu à l'image de la situation paradoxale des personnes transgenres au Pakistan. En 2009, le Pakistan a été parmi les premiers au monde à légalement reconnaître un troisième sexe, puis, en 2018, à voter une loi accordant aux personnes transgenres le droit de déterminer elles-mêmes leur sexe sur tous les documents officiels et même d'opter pour un mélange des deux. Pourtant, la plupart des personnes transgenres au Pakistan sont reléguées à la marge, devant souvent mendier, danser lors de mariages ou se prostituer. Biba, jouée par la formidable Alina Khan, incarne avec fougue cette contradiction. ■



« Joyland »

Drame de Saim Sadiq
Avec Ali Junejo, Alina Khan, Sania Saeed, Salmaan Peerzada

Durée 2h06

■ L'avis du Figaro: ●●●○



Loin d'une douce vita à la sauce curry, *Joyland* se présente comme une romance noire rehaussée de belles touches de couleur. CONDOR DISTRIBUTION

Joyland de Saim Sadiq

Codes virils

par Thierry Méranger

Révélation cannoise d'Un certain regard, le premier long métrage du Pakistanais Saim Sadiq sidère d'abord par la charge antipatriarcale tous azimuts qu'illustre son protagoniste. Haider, jeune marié qui vit dans la communauté familiale d'un vaste logis de Lahore, apparaît d'emblée comme un mâle sans qualités dans une société cadennasée où il se révèle inapte à occuper la place traditionnellement assignée à l'homme. La séquence initiale, faussement ludique, donne le ton et constitue un premier trompe-l'œil : chahutant gaiement avec ses nièces, drap blanc sur la tête, le personnage n'est d'emblée qu'un fantôme, préposé au divertissement des enfants, au moment où sa belle-sœur est sur le point d'accoucher pour la troisième fois. Lui-même, au grand dam de son père et de son frère qui ne cessent de stigmatiser son manque supposé de virilité, n'a pas encore de descendance ; sans travail, contrairement à son épouse, Muntaz, il est dans la maisonnée un aide ménager maladroit et timide, parfaite incarnation de l'anti-alpha. Cet intenable statut est rapidement confirmé par la séquence suivante, durant laquelle, de retour de la maternité où son regard a croisé celui d'une femme aux vêtements ensanglantés, Haider, incapable de remplacer un boucher défaillant en dépit des injonctions paternelles, laisse à sa compagne la responsabilité d'égorger une chèvre au milieu de la cour de la maison. Si, contre toute attente, le jeune homme parvient à trouver un emploi, c'est un rôle de danseur dans un spectacle de cabaret qu'il décroche, en dépit de son peu d'appétence et de dispositions pour l'art chorégraphique. Et, pour couronner le tout, c'est avec la charismatique et flamboyante Biba, meneuse de revue transsexuelle, qu'une amitié amoureuse va s'installer, instaurant une tension maximale entre les attentes familiales et la dissimulation – de la nature inavouable de son travail, mais aussi de ses pulsions sexuelles – à laquelle Haider est désormais contraint.



ALL RIGHTS RESERVED

Cette surenchère que bien d'autres auraient transformée en surcharge fait la force du film de Saim Sadiq, où l'engrenage des faux-semblants et des frustrations qui semblent structurer la société pakistanaise est analysé avec délicatesse. Entre arrangements de façade et sentiments contrariés – le personnage de la voisine amoureuse du paterfamilias veuf est à cet égard exemplaire –, toute velléité d'émancipation provoque une réaction en chaîne qui peut toucher chaque personnage sans qu'on puisse deviner pour qui l'issue va s'avérer tragique. C'est ainsi que l'embauche de Haider condamne son épouse, en dépit du pacte qu'ils ont scellé, à devenir femme au foyer. Il en va de même pour l'arrivée annoncée d'un enfant qui pourrait restaurer la paix familiale au prix de la destruction du couple. Parallèlement, la solidarité supposée au sein de l'équipe des danseurs – qui sont eux-mêmes marginalisés – ne révèle très vite qu'intolérance et rejet de l'altérité. Si l'absence d'issue favorable ne fait jamais question, c'est au-delà de la sombre habileté de son scénario que le cinéaste se distingue d'abord. La mise en scène d'un film marqué dès son titre par l'antiphrase (Joyland est un parc d'attractions qui n'a rien de plus édénique ni de moins carcéral que la maison de famille) repose ainsi, côté décors, sur un subtil jeu d'opposition et de complémentarité entre le dedans et le dehors, et, à l'intérieur des plans, entre immobilité et mouvement. Aux

fréquents surcadres limitant le champ d'action des personnages – déjà bridés par le format carré, remarquablement exploité –, se surimposent des travellings qui, s'ils consacrent l'isolement des individus, parviennent à leur donner une existence propre. S'y ajoutent plusieurs scènes d'observation à la jumelle où, en hommage au Ray de *Chianlata*, Sadiq lie le voyeurisme à la jouissance autant qu'à la frustration. Témoigne de cette même dualité la séquence emblématique et quasi fellinienne du film où Haider, sur son scooter, embarque au risque de l'aveuglement l'effigie géante et incassable de Biba, dont chacun se demande quoi faire. Sur le pavé de Lahore fuse la réponse de Sadiq, aussi politique qu'esthétique : du cinéma. ■

JYLAND

Pakistan, 2021

Réalisation Saim Sadiq

Scénario Saim Sadiq, Maggie Briggs

Image Joe Saade

Montage Jassim Tenucci, Saim Sadiq

Son Abulrehman Siddiqui

Décors Karwal Khosrat

Costumes Zoya Hussain

Interprétation Ali Jasejo, Ahsan Khan, Rusti Farooq,

Sahal Sameer, Sarwat Gilani

Production All in Caps Productions, Blood Mean Creative,

Film Manufacturers Inc.

Distributeur Condor

Durée 2006

Sortie 28 décembre

JOYLAND de Saim Sadiq

Une chronique familiale venue du Pakistan, Queer Palm 2022, qui mêle problématiques intimes et sociétales avec une grande délicatesse.



Premier long de Saim Sadiq, et premier film pakistanais sélectionné à Cannes, *Joyland*, a reçu le prix du jury Un certain regard et la Queer Palm, expression d'un rayonnement inédit et transgressif : d'abord pour une industrie jusqu'alors à l'arrêt et en voie de reconstruction ; ensuite pour la communauté LGBTQI+

au Pakistan, dont les droits ne sont reconnus que depuis 2018. Par le prisme d'une famille, Saim Sadiq plonge au cœur de la société pakistanaise et circonscrit – notamment par de beaux plans aériens – son architecture urbaine et son intimité.

Le cinéaste privilégie les lieux clos tel l'appartement familial, maison de poupée filmée de plain-pied avec ses cadres dans le cadre que permettent portes et fenêtres, ou les coulisses d'un cabaret où Haider dégote un boulot de danseur et s'éprend de Biba, femme trans à la fois tolérée et moquée, reflet d'une "société bipolaire", selon Sadiq. Quelque chose du cinéma d'Ozu est reconduit dans l'agencement du foyer, dans cette forme d'harmonie de la domesticité, ici entravée mais pas alourdie (le film a cette délicatesse de mêler au drame une légèreté, une douceur, une bonté à la Capra) par le patriarcat, système punitif qui vaut à Haider de ne pas être considéré comme un homme et à sa femme Mumtaz, alors salariée, d'être ramenée à la case "femme au foyer". *Joyland* se révèle très habile dans sa façon de tricoter en chorale ces entrelacs d'existence, de faire éclore les désirs contraints de ses personnages qui butent contre les bords du format carré de l'image. Traversé de détails signifiants sur le visible et l'invisible (une partie de cache-cache, un voile, une obscurité), *Joyland* se montre et se regarde intensément et surpasse sa douleur par un sauvetage avec une éclaircie à l'horizon. **■ Marilou Duponchel**

Joyland de Saim Sadiq, avec Ali Junejo, Rasti Farooq (Pak., 2022, 2 h 06). En salle le 28 décembre.

4 Murritz (Rasti Farooq)
et Nucchi (Sarwat Gilani)

JOYLAND

Saim Sadiq

28/12



P

arce que chômeur, parce que sensible, parce que complice avec ses deux démons de nièces, parce que tendrement épris de son épouse dont il dépend financièrement, Haider est déconsidéré par les siens.

Son père et son frère le traitent comme une bonne à tout faire. Une sorte de sous-homme qui fait le ménage et prépare de délicieux plats de lentilles. Jusqu'au jour où le destin se fait enfin plus clément. Il croise la route de Biba, danseuse dans un cabaret (un rien miteux) érotique du quartier des plaisirs baptisé Joyland. Lui qui n'a que deux jambes gauches va pourtant entamer une improbable carrière de danseur. Car dès le premier regard, il y a eu coup de foudre. Oui, bien sûr, il n'est pas dupe. Personne non plus autour de lui. Biba est née garçon. Symbole du vice dans la très rigide société pakistanaise, mais objet de tous les désirs refoulés. À distance protectrice, l'épouse de Haider voit cet amour naissant, le protège autant que faire se peut, tout en songeant enfin à sa propre émancipation. Présenté à Cannes dans la section Un certain regard, le premier film de Saim Sadiq (couronné par la Queer Palm) reste l'un des événements majeurs de la dernière édition du festival. D'abord par son audace. Imaginez, un film LGBTQI venu d'un pays ultra-religieux où sont

bafoués les droits de ces personnes, ce n'est pas rien. Et lorsque son auteur raconte avoir mis sept ans à le mettre en scène, on se demande même comment il a réussi à l'achever. Mais ne retenir que cela serait réducteur. JOYLAND est sans doute l'un des films les mieux écrits et les plus superbement mis en scène vus sur la Croisette. Produit pour l'équivalent d'un millième de seconde de TOP GUN : MAVERICKTM (Joseph Kosinski), ce film repose sur une rare intelligence d'écriture. Aucun personnage n'est caricaturé ou sacrifié (en particulier l'épouse de Haider, superbe dans son amour pour un homme qui lui échappe). Mais c'est surtout la mise en scène qui époustoufle. Fauschée mais d'une maturité absolue, elle compose des plans dans la continuité qui impressionnent par leur rigueur et leur pertinence. Comme dans cette scène où l'épouse de Haider lui demande de danser pour elle. Plutôt que d'avoir recours à un classique champ-contrechamp, Saim Sadiq préfère ne filmer que le regard de cette femme attendrie par un mari enfin révélé à lui-même. Déferlante d'émotion garantie. ● XAVIER LEHERPEUR

JOYLAND

Pakistan

Scénario Saim Sadiq
Photographie Joe Saade
Montage Saim Sadiq
Avec Rasti Farooq, Sarwat Gilani, Ali Junejo
Format Numérique • Couleur • 126'



INTERVIEW MINUTE

« AU PAKISTAN, LE DÉSIR EST TABOU »

Sur le point de devenir père, un Pakistanais tombe amoureux d'un transsexuel. Avec *Joyland* (lire p. 76), tourné à Lahore, sa ville natale, **Saim Sadiq** signe un très beau premier film qui affronte les interdictions dans certaines régions de son pays.

Quel tabou enfrez-vous aux yeux des autorités pakistanaises ?

C'est le désir qui est tabou. On ne peut pas en parler, et encore moins le montrer. Filmer une femme pakistanaise qui ressent du désir, c'est quelque chose d'inadmissible. Un homme a le droit d'avoir des désirs, mais pas un transsexuel, qui n'a de toute façon pas d'existence officielle et n'est que toléré. Je savais que *Joyland* ne pourrait pas sortir au Pakistan avec les scènes qui montrent les personnages dans leur intimité. J'avais donc tourné une autre version de ces moments-là. Mais même censuré, mon film continue à déranger. Beaucoup de cinéastes pakistanais se résignent à ne pas accéder aux salles de cinéma. Moi, j'ai décidé de me battre.

Vous attaquez le patriarcat en montrant que les hommes en sont eux-mêmes victimes, c'est une audace aussi ?

Oui, pourtant c'est vrai : le patriarcat soumet les hommes pakistanais à une pression insupportable. On exige qu'ils ne soient pas vulnérables, on fait reposer sur eux l'avenir économique d'une famille, et même d'un pays. Dans les cabarets, les hommes peuvent échapper à la loi patriarcale qu'ils doivent incarner de façon exemplaire. Ces cabarets existent et sont très populaires, mais personne n'en parle jamais.

Votre film mêle fantaisie, émotion, gravité. Quelle note retenir d'abord ?

Je n'ai pas voulu faire un discours grandiloquent sur la dureté de la société pakistanaise. Je montre des personnages qui ont différents niveaux de tolérance face à un monde intolérant. On voit une femme qui accepte de n'être qu'une machine à faire des bébés et se ménage des moments pour elle-même dans cet enfermement. Les Pakistanais trouvent des arrangements. Dans *Joyland*, même le père qui exerce ce pouvoir a besoin de prendre des libertés. Tous mes personnages cherchent le bonheur. Mais il arrive aussi, comme on peut le voir à travers une des destinées du film, que l'emprise du patriarcat jusque dans la vie intime fasse perdre toute joie de vivre. *Propos recueillis par Frédéric Strauss*

CINÉMA



Quand Haider rencontre la transsexuelle Biba (Ali Junejo et Alina Khan).

JOYLAND

SAIM SADIQ

Audacieuse, cette chronique familiale venue du Pakistan bouscule les normes de la société patriarcale.



Primé au dernier Festival de Cannes dans la section Un certain regard, ce film tourné à Lahore est une surprise parfaite. La chronique familiale y prend des notes colorées, joyeuses, dramatiques, sur une partition très riche qui rappelle que Bollywood n'est pas loin du Pakistan. Mais *Joyland* nous guide aussi vers des questionnements très actuels qui n'ont rien d'exotique. Courageusement, le réalisateur, débutant doué, a imaginé une histoire qui parle de sentiments et de sexe, de différences et de normes qui voudraient s'imposer jusque dans l'intimité.

Le point de départ est un retournement de situation d'une savoureuse ironie... Pendant que sa femme travaille, Haider s'occupe des enfants de son frère et de la maison où tout le monde vit, sous l'autorité du grand-

père, pour qui il est urgent de revenir à la bonne distribution des rôles. Muntaz, l'épouse, doit donc abandonner son travail et, parce qu'il lui faut en trouver un, Haider s'improvise danseur. Il tombe alors amoureux d'une transsexuelle, la chanteuse Biba.

Autour de situations de « ménage à trois » beaucoup moins classiques dans ce contexte, la fantaisie se mue en tension terrible. Haider, Muntaz et Biba deviennent des personnages poignants dont la solitude est regardée en face. Chacun se retrouve, en effet, abandonné à des désirs impossibles, assigné par une société patriarcale à une place faussée. Haider doit être l'homme viril, Muntaz la recluse qui procrée, Biba doit rester une « curiosité », jamais considérée comme une vraie femme. Et tous doivent renoncer à leurs désirs. À travers ces portraits retentit un appel à la liberté, à la vérité, à la sensibilité. Trois mots que ce film superbement mis en scène porte haut.

— **Frédéric Strauss**

| Pakistan (1h26) | Scénario : S. Sadiq.
Avec : Ali Junejo, Alina Khan, Rasti Farooq.
En salles le 28 décembre.

GENRE Le Pakistanais Saim Sadiq signe un premier film fascinant dont la vedette est transgenre

Joyland ★★★

Tourné à Lahore par un jeune réalisateur originaire de Karachi, *Joyland* représentera-t-il le Pakistan aux prochains Oscars ? Il n'est pas interdit de l'espérer même si cette belle surprise du cinéma indépendant, ovationnée à Cannes où elle a reçu le prix du jury Un certain regard, a dernièrement connu quelques déboires... En novembre, au moment de sa sortie en salles au Pakistan, *Joyland* est passé à la trappe : son visa d'exploitation lui est soudain retiré sous l'influence de partis religieux. En réaction, Condor, son distributeur français, a pris une décision unique afin que le film reste dans les clous du règlement des Oscars : sa sortie anticipée, juste avant la date butoir du 30 novembre 2022, dans un « territoire majeur » où il détient un visa d'exploitation. *Joyland* est ainsi sorti dès le 22 novembre à Aix-en-Provence, un mois avant sa sortie prévue en France.

On ne s'étonne pas, en le découvrant, que *Joyland* soit de nature à exciter les censeurs dans son pays d'origine. De bout en bout, cet émouvant drame familial déconstruit le mythe patriarcal tel qu'il sévit en Orient encore plus qu'en Occident. « Ce faisant, ce film est devenu le moyen de questionner mon propre statut de jeune homme qui n'a jamais été suffisamment viril pour vivre dans une société patriarcale », ironise son auteur, Saim Sadiq. Si le récit porté par son film est « totalement fictif » selon ses mots, Sadiq n'assume pas moins « sa part autobiographique » qui, de longue date, lui tient à cœur. « Je ne suis pas marié, je n'ai pas de frère, mais les dynamiques dans cette famille sont similaires à celles que j'ai connues, par exemple la mère toute sa vie reléguée au travail ménager, et le fait que ce soit très bien pour tout le monde. »



Haider (Ali Junejo, à dr.) va tomber sous le charme de la sensuelle et magnétique Biba (Alina Khan). CONDOR DISTRIBUTION

MORTELLE MAISONNÉE

À l'écran, Haider, jeune marié, cohabite avec son épouse à Lahore, là où sa famille vit au complet et s'épie en permanence : dans la maison de son vieux père. Cherchant un emploi, il tombe sous le charme d'une artiste de cabaret qui veut l'engager comme danseur...

Un drame coloré, vivant et tragique

Autour de trois personnages qu'il rend aussi attachants que passionnants – un mari frustré, son épouse et une transgenre à la poigne de fer –, Saim Sadiq compose un drame coloré, vivant et finalement tragique, où la quête de liberté butte en permanence contre les interdits d'une société sans nuances, établie sur l'affirmation d'un patriarcat dangereux pour chacun.

Taboue, officiellement inexistante au Pakistan, l'homosexualité traverse le film sans jamais être nommée alors que, curieusement, la transsexualité s'y affiche. Elle joue même un rôle déterminant dans l'intrigue. Biba, personnage fort du film dont le héros tombe amoureux, est une transgenre des plus battantes. De même que l'actrice qui l'incarne, Alina Khan, est une danseuse de cabaret qui vit sa vie et revendique sa petite notoriété à la ville comme sur les réseaux sociaux. « C'est le paradoxe de ce système très patriarcal, confirme le cinéaste. Les femmes trans y sont très visibles et très importantes. Impossible de se balader dans les rues sans en croiser une. »

L'homosexualité, quant à elle, n'existe que sous forme d'absences, de silences et de signes

dans la nuit, au risque de provoquer des drames plus cruels encore. Au regard de la transidentité qui s'affiche fièrement, l'effet de contraste est saisissant et c'est là que *Joyland* puise sa force admirable : sans crier gare, il change progressivement de tonalité, passe de la comédie familiale au drame puis à la tragédie pure n'épargnant personne. Prenant le spectateur à témoin de cette asphyxie mortelle, de l'impossibilité absolue ne serait-ce que d'évoquer l'homosexualité dans cette société très codée, il crie haut et fort son existence. Qu'on le veuille ou non, qu'on y survive ou pas... ●

ALEXIS CAMPION

De Saim Sadiq, avec Ali Junejo, Alina Khan, Rasti Parooq, Sarwat Gilani. 2 h 06. Sortie mercredi.

CULTURE & LOISIRS

CINÉMA

Coup de cœur

La bonne surprise venue du Pakistan

« Joyland »



C'est la surprise du chef, et elle nous parvient du lointain Pakistan. Au dernier Festival de Cannes, « Joyland » a remporté un prix et, même si le film est interdit dans son pays, il est en lice pour les Oscars.

Le récit prend place dans une famille de Lahore, où le jeune Haider (Ali Junejo, très touchant) vit sous le même toit que son père, son frère et sa belle-sœur.

Fraîchement marié à Muntaz, il fait l'objet de tous les espoirs — pour ne pas dire les pressions —, car la perspective qu'ils fassent un garçon assurerait l'avenir de la tribu. Mais Haider va rencontrer Biba (fantastique Alina Khan), transsexuelle et danseuse de cabaret, et ils tombent rapidement amoureux. Une relation pétillante, épicée, mais évidemment secrète... Somptueux, enlevé, remuant et généreux, Saim Sadiq, dont c'est le premier film, raconte une love story enflammée en dénonçant les travers sociaux et religieux de son pays. Un grand cinéaste est né.

RENAUD BARONIAN

« Joyland », Drame

pakistanaï de Saim Sadiq, avec Ali Junejo, Alina Khan, Rasti Farooq... (2 h 6).

28 DÉCEMBRE | ★★★★★

JOYLAND

Primé au Festival de Cannes 2022, le premier film du Pakistanais Saim Sadiq est une poudrière dansante, emplie d'amour et de liberté.

Que peut un homme dans l'antre du patriarcat ? Revêtir la cravate et s'en aller glaner quelques pécules dans une tour de verre. Rester. Rester celui qu'on attend de vous. Ou s'échapper, le soir venu, vers les contrées érotiques d'un cabaret. Rêver d'amour. L'élégant *Joyland*, premier long métrage du Pakistanais Saim Sadiq, 31 ans à peine, ose la question. C'est l'histoire d'un type, Haider (Ali Junejo), venu de Lahore (deuxième ville du Pakistan), à l'étroit dans son couple, emprisonné dans une famille patriarcale et des lois désuètes. On l'intime de se ranger. Devenir père, égorger des chèvres, trouver un job, avoir des horaires et des épaules carrées, « se viriliser ». Il exécute. Déniche un petit boulot dans un cabaret. Rencontre une danseuse trans saisissante, Biba (Alina Khan). Tombe en amour. Saim Sadiq filme, sans effet démonstratif, la banalité d'une liaison amoureuse, les premiers émois, les longs dilemmes, les tabous, le retour des mœurs locales. L'amour est politique chez Sadiq. Politique et mélancolique. Il tisse des liens impossibles, fixe des caractères et révèle des libertés. Il danse aussi, rit, colore, saigne. Fait la différence. Si le film a failli faire les frais de la censure du gouvernement



pakistanais (qui a finalement revu sa copie suite à la polémique engendrée), il a d'ores et déjà acquis une renommée internationale. Premier long métrage pakistanais en sélection officielle à Cannes et prix du jury Un certain regard en mai 2022, *Joyland* s'apprête à postuler aux Oscars 2023. Pour le meilleur. ♦ **ESTELLE AUBIN**

ALLEZ-Y SI VOUS AVEZ AIME *Lella et ses frères* (2022) *Papicha* (2019), *Une séparation* (2011)

Pays Pakistan • **De** Saim Sadiq • **Avec** Ali Junejo, Alina Khan, Rasti Farooq...
• **Durée** 2h06

LES SORTIES DU 28 DÉCEMBRE

JOYLAND

PAR SAIM SADIQ

Drame pakistanais, avec Ali Junejo, Alina Khan, Sania Saeed (2h06).

★★★★☆ Au chômage depuis longtemps, Haider est rabaissé par sa famille au rang de domestique. A l'exception de son épouse, toujours amoureuse de ce garçon sensible et discret. Jusqu'au jour où il trouve un emploi de danseur auprès d'une artiste de cabaret dont il tombe amoureux. Personne n'est dupe, et surtout pas Haider, cette chanteuse est née homme. Et alors? Pour son premier film, le cinéaste pakistanais ose briser les tabous de sa très rigide société en racontant une histoire d'amour qui rêve d'être vécue au grand jour, loin des néons des nuits interlopes du quartier de Joyland. Avec de superbes personnages (en particulier la femme de Haider, nullement sacrifiée) et une mise en scène impressionnante de maîtrise, ce coup d'essai est un coup de maître. Bouleversant et exaltant. **X. L.**

CINÉMA CULTURE

Pas de deux au Pakistan

Saim Sadiq explore les désirs émancipateurs d'un homme tombé sous le charme d'une danseuse transgenre.

Peut-on s'émanciper des normes patriarcales lorsque des inclinations amoureuses nous en éloignent ? A fortiori dans une famille traditionnelle de Lahore. C'est le dilemme d'Haider, fils obéissant qui peine à s'épanouir dans une promiscuité qui l'empêche de vivre librement. Marié sans enfant, ni emploi, il ne répond pas aux critères de masculinité exigés par son père et son frère aîné. Une opportunité s'offre à lui. Il peut devenir danseur pour accompagner sur scène Biba, une artiste transgenre. Dès lors, il prend soin de cacher son véritable travail à ses proches. D'autant qu'il tombe sous le charme de cette danseuse volcanique. Pour vivre heureux, vivons cachés ? Saim Sadiq nous invite au contraire à sortir du bois et à assumer notre singularité. Il le fait avec une finesse salutaire dans cette œuvre lumineuse et sensible qui tord volontiers le coup aux injonctions virilistes et à l'invisibilisation des femmes et des personnes trans. Le message

a séduit le Festival de Cannes, dont il est reparti avec la Queer Palm et le prix du jury. Un certain regard. Une occasion rare de découvrir un grand et beau film pakistanais. ●

MICHAËL MELINARD





JOYLAND

SORTIE LE 28 DÉCEMBRE

**Lauréat de la Queer Palm
cette année à Cannes, *Joyland*
saisit par la soif de liberté qui
électrise ses personnages,
sa mise en scène audacieuse
et la justesse de ses
interprètes, au service d'un
féminisme revigorant.**

C'est avec une douceur absolue, malgré l'obscurité que travaille sa photographie soignée, que *Joyland* pénètre le quotidien de Haider. Ce jeune homme discret, moqué pour son manque d'attitudes et d'aptitudes «masculines», vit avec son épouse et la famille de son frère. Un étouffant microcosme sur lequel règne un patriarcat qui, obsédé par son honneur, distribue les rôles, et où s'agite, souvent en des heures tardives, une multitude de désirs frustrés. Sommé de travailler, Haider déniche secrètement une place de danseur dans un cabaret où Biba, artiste trans, tente de se faire aimer

du public. Se noue entre ces deux âmes solitaires une affirance irrésistible, malgré tout ce qu'elle engage d'interdits... Dans ce premier long métrage, le Pakistanais Saim Sadiq réfléchit aux rôles prédéterminés au sein du couple, de la sphère familiale mais aussi du monde du travail; et dézingue tout sur son passage. Car s'il semble suivre la trajectoire de Haider, personnage bouleversant qui explore sa féminité avec fougue, le film s'appuie surtout sur lui pour mieux regarder les deux femmes qui l'entourent, toutes deux éprises d'accomplissement professionnel. Un drame d'une remarquable ampleur, servi par une troupe d'acteurs et d'actrices exceptionnels.

Joyland
de Saim Sadiq,
Condor (2 h 06),
sortie 28 décembre



LAURA PERTUY

**Le cinéaste dézingue les
rôles prédéterminés dans le
couple, la sphère familiale
et le monde du travail.**

Joyland (Joyland) de Saim Sadiq

Le jeune Saim Sadiq a été l'une des sensations du dernier Festival de Cannes avec ce drame social qui confronte une société en mutation aux traditions. Jouant sur tous les registres, cette radioscopie du Pakistan séduit grâce à ses personnages tendres et nuancés.



★★★ C'est la première fois qu'un film pakistanais est récompensé en sélection officielle à Cannes - le Prix du jury Un Certain Regard - et décroche la Queer Palm, qui distingue un long métrage abordant la question du genre. Parmi les nombreux candidats en lice, l'équipe de Catherine Corsini a donc choisi ce premier film au scénario intelligent qui raconte, à travers les déboires du cadet d'une famille traditionnelle de Lahore, le poids des conventions sociales, et se révèle peu à peu davantage un film sur les femmes que sur son sujet principal. Il est question de désirs tabous, sexuels bien sûr mais aussi sociaux, chacun se retrouvant ici coincé dans une case qu'il ne rêve que de quitter. Entre comédie et mélancolie, charmant, *Joyland* est une histoire d'amours et une chronique familiale émouvante au sujet audacieux - il met en scène un personnage transsexuel et aborde de front la question, sensible dans beaucoup de pays musulmans. Le talent du réalisateur Saim Sadiq, c'est d'avoir réussi à incarner dans le sympathique Haider une foule de questions très actuelles, et bien au-delà du Pakistan. Haider est un tendre dont on attend qu'il soit dur, son épouse, Mumtaz, une jeune femme résolument moderne dont on attend qu'elle joue les potiches, comme leur belle-sœur dont on sent qu'elle en a un peu marre de faire des bébés pour assurer à la famille un héritier mâle. Chaque personnage réussit à exister dans sa complexité, sans manichéisme ni discours appuyé, au fil d'une mise en scène sans grands effets de style mais fluide et rythmée. Ici, chaque détail fait sens et la direction que prend le récit, peu convenu, nous happe jusqu'à la fin, édifiante. **_M.Q.**



CONDOR DISTRIBUTION

Joyland

de Saim Sadiq avec Ali Junejo, Alina Khan

👂👂👂 Sa famille le croit « gérant de spectacle », Haider officie le soir venu comme – piètre – danseur dans un cabaret sous la férule de Biba, meneuse de revue transsexuelle. Si l'argument de ce film venu du Pakistan et salué à Cannes paraît de prime abord comique, c'est un drame que conte Saim Sadiq. Le portrait d'un monde où chacun se travestit, chacun se drape dans des conventions et des règles qui mènent à une forme d'asphyxie mentale. L'histoire se déroule en grande partie entre les murs d'une maison de Lahore où vivent, outre Haider et son épouse, un frère aîné, sa femme et ses enfants, sans oublier un patriarche invalide qui fait régner sa loi. Pour autant, Saim Sadiq évite tout manichéisme. Chacun a ses raisons mais, à l'inverse, nul n'échappe aux préjugés. De même, en dépit de sa noirceur, le récit n'est jamais étouffant. S'y glissent de la légèreté, de la tendresse et un refus de juger les personnages. Tous à leur manière recherchent l'amour et tous sont, à des degrés divers, victimes de règles dictées par la société. Dans cet univers corseté, régi par le patriarcat, c'est des femmes que vient sinon la révolte, du moins un soubresaut, une tentative de faire germer quelque chose qui ressemble à la liberté. ♣️ F.T.